

## Le fantôme de Glos

L'enfance se rappelle à nous parfois de façon surprenante et emprunte des chemins inattendus. Le mien me conduisait de Lisieux à Bernay et le passé prit soudain la forme d'un banal panneau indicateur sur lequel était écrit noir sur blanc, en lettres capitales : *Glos*. Cette petite madeleine de Proust trônant au-dessus de l'asphalte, me fit sourire un court instant et bifurquer presque instinctivement sur la droite. M'arrêtant sur le bas-côté, quelques mètres plus loin, je saisis ma bouteille d'eau minérale, et bus de longues gorgées tandis que les souvenirs affluaient ... Je me revis presque instantanément dans la salle à manger de mes grands-parents, assise à table en train de finir mon dessert, entre ma grand-mère et mon père, maman et papy Raymond à l'autre bout. « *Dis mamie, raconte encore l'histoire du fantôme de Glos ...* ». Je ne sais combien de fois j'avais pu poser cette question qui n'était en fait qu'une invitation à narrer, une fois de plus, ce conte familial qui fit les délices de ma jeunesse et ... avouons-le, de l'adulte que je suis devenue ! Tournant son regard vers moi puis vers son époux, ma grand-mère se redressait doucement et se calait bien droite sur sa chaise puis, avalant un peu de son café comme pour mieux s'éclaircir la voix, commençait invariablement ainsi : « *Ha ça ... Tu te souviens Raymond ? Moi, c'est comme si c'était hier ... Tu n'étais pas encore née ma puce, mais moi, ça m'a marquée pour le reste de ma vie, toi aussi, hein Raymond ?* » Mon grand-père opinait alors du chef, l'air grave, gonflant lèvres et joues dans une moue perplexe, pour signifier que lui non plus n'avait rien oublié et qu'il n'y comprenait toujours rien. Alors le récit pouvait débiter, martelé par le tic-tac de la pendule murale que le silence alentour rendait encore plus sonore et inquiétant, à l'instar d'une musique de film marquant les moments clé d'un thriller haletant ... Coudes posés de part et d'autre de mon assiette, le menton reposant sur mes doigts croisés, je ne perdais pas une miette de cette anecdote familiale que je connaissais pourtant par cœur.

« *Ça remonte en août 1973, tes parents étaient jeunes mariés. On avait loué pour huit jours, ton papy et moi, une petite maison à Glos, dans le Calvados, près de Lisieux ; ton père et ta mère venaient prendre le relai la semaine suivante. Ce qui était pratique, c'est qu'ils acceptaient les animaux et comme à l'époque on avait encore notre Toby ... En tout cas, c'était une charmante petite demeure dans laquelle les propriétaires avaient aménagé deux logements indépendants afin de pouvoir accueillir des estivants tout en habitant sur place. Ils nous ont conduits à l'arrière du jardin, nous ont remis les clés et nous avons pu nous installer. Ce n'était pas immense mais mignon tout plein : une petite salle d'eau et une chambre au fond de la pièce principale qui comprenait un petit coin cuisine et un salon. Avec deux poutres massives au plafond. Tu me connais, j'ai un faible pour les poutres, moi. « Je vais faire le lit, que je dis à Raymond, pendant que tu sors le chien ». Le pauvre toutou avait supporté la route tant bien que mal et la voiture n'était pas sa tasse de thé, il devait avoir envie de faire pipi. Je suis entrée dans la chambre. Un peu vieillotte. Un grand lit en bois sculpté en face d'une énorme armoire normande, on ne pouvait pas la louper. Elle couvrait presque tout le mur, mais il faut reconnaître que la pièce n'était pas immense. Je me suis dit qu'au moins, un meuble aussi massif atténuerait le bruit si les propriétaires faisaient la java ! En tout cas, il y avait de la place pour mettre le panier du chien du côté où je dormais. J'ai commencé à défaire les valises et à tout ranger. Avec cette vieille relique d'armoire, je m'attendais à entendre les gonds grincer et j'étais prête à sortir mes boules quies. Pas ça, dit-elle en tapant l'ongle de son pouce contre son incisive, pas un son ! J'ai tout déballé et mis les draps pendant que j'y étais, Dieu merci juste avant que Toby ne saute sur l'édredon ... »*

Je vous passe les détails superflus qui n'auraient d'intérêt pour nul autre que moi : l'après-midi en centre-ville de Lisieux pour dégourdir les pattes du caniche, les emplettes, la visite du Carmel et le dîner rituel de l'arrivée en vacances, les célèbres « patates aux œufs durs » à l'huile de noix et au

vinaigre de cidre, parfumés à l'estragon du jardin qu'on avait emporté, depuis Grand Quevilly, dans un Sopalin rangé dans la glacière avec les autres victuailles ...

Trois jours et deux nuits plus tard, le dimanche très précisément, les propriétaires avaient averti mes grands-parents qu'ils partaient rendre visite à leurs enfants à Rouen et passeraient la nuit chez eux. Ils leur remettaient les clés en cas de souci. Ils ne tarderaient pas, de toute façon, à rentrer mais leur demandaient de bien vouloir jeter un coup d'œil à la maison au cas où, bien que le village soit très calme, même en période estivale. Mamie acquiesça volontiers et les rassura. Ils pouvaient partir tranquilles. Ils iraient juste l'après-midi à la basilique où se tiendrait une fête en l'honneur de Sainte Thérèse en espérant passer à travers les gouttes – ils annonçaient de la pluie à la radio – mais n'assisteraient pas à la messe puisque les *quins* n'étaient pas admis à l'intérieur du Saint édifice. Le laisser à la maison ? Sûrement pas, il alerterait tout le voisinage par ses aboiements : il avait peur de rester tout seul alors on l'emmenait partout en vadrouille et l'on se relayait pour les visites en intérieur ou pour entrer dans un magasin.

Après les poignées de main, les au-revoir et remerciements d'usage, le couple de septuagénaires avait démarré au quart de tour pour gagner la Seine-Maritime tandis que Raymond et Lucette se préparaient en vue de leur escapade. La journée se passa sans encombre et de retour à la location, mamie Lucette prépara le repas comme à son habitude, tout en faisant sécher les parapluies.

« *Quand on a terminé de dîner, reprit-elle la voix légèrement altérée par ce qui allait suivre et que nous connaissions tous déjà, on a fait la vaisselle, la toilette puis on est allé se coucher pour lire et terminer nos mots croisés comme chaque soir. Hé oui ! Y avait pas de télé en ce temps là dans les locations, tu sais ! On était au lit depuis peu, aux alentours de vingt-et-une heures trente, quand ça s'est produit ...* ». Dans un silence de mort, les regards attentifs de mes parents et de ma petite personne tournés vers elle, nous attendions la suite avec impatience. La mamie savait ménager son petit effet et marquait généralement une courte pause, d'un air entendu, au moment crucial ... Puis, tandis que papy distribuait les cerises à l'eau de vie dans nos verres vides et les arrosait généreusement de leur jus sucré et alcoolisé (pour les adultes, moi je n'avais droit qu'à deux ou trois fruits minuscules), elle reprenait doucement le fil de l'histoire.

« *On a d'abord entendu, et j'avoue qu'on n'y a pas vraiment prêté attention sur le coup, hein Raymond, comme des pas venant de très loin. Mais pas n'importe quel type de pas. Des bruits de galoches qui se rapprochaient peu à peu. J'ai dit à ton grand-père « Raymond t'a entendu ? Y a quelqu'un dehors ? Qui ça peut-être ? Les voisins sont déjà revenus ? ». Encore plus étrange, c'était le comportement de mon Toby. Il avait levé le museau aux premiers bruits de sabots, les oreilles dressées. Son regard allait du jardin à la porte d'entrée comme s'il suivait quelqu'un des yeux. Sauf qu'à part nous, il n'y avait personne. Ce qui m'a le plus étonnée, c'est qu'il n'a pas aboyé. D'habitude, au moindre son, on n'entend que lui et on ne peut plus le calmer. On a tendu l'oreille : ton grand-père et moi, on avait vraiment l'impression qu'on allait frapper à la porte d'une seconde à l'autre. Rien. Et là, c'est incroyable ! Tout à coup, c'est dans la maison qu'on a entendu marcher ... Un pas lourd mais tranquille, toujours avec des sabots, comme celui d'une personne qui rentre chez elle ... Toby s'est levé comme un piston bien huilé et a sauté à mes pieds, l'air pas rassuré mais toujours aussi silencieux et raide comme un piquet. Ton grand-père et moi, on s'est regardé, sans comprendre ce qui arrivait mais c'était loin d'être fini ! Les bruits de pas se sont tus un instant puis se sont rapprochés, ont franchi le seuil de la chambre et là, et là ...* » Émue, ma grand-mère fut parcourue d'un frisson et ne parvint plus à trouver ses mots. Papy, concentré et grave, plongeant dans ses souvenirs, laissa entendre un faible « *pas croyable ... d'un coup, on a* » vite interrompu par une mamie à l'œil sévère et contrarié : « *Bon, Raymond, c'est toi qui racontes ou c'est moi ? Laisse-moi parler tout de même* ». Un peu craintif devant sa maîtresse-femme, il garda le silence et se contenta de dodeliner de la tête de gauche à droite. « *Donc je disais, reprit mamie, ravie de retrouver l'attention générale, et là ... un bruit d'armoire dont on ouvre les portes avec précaution, un tiroir que l'on tire, pour quelle raison, je n'en sais rien, mais qu'on tire doucement et que l'on referme de la même manière ainsi que les battants ... On entendait tout cela et pourtant, l'armoire était fermée. Puis, il -ou elle d'ailleurs - est reparti, si je puis dire, comme il*

*était venu ... Il a quitté la chambre, le salon, les pas se sont dirigés vers la porte d'entrée, vers le jardin. Les bruits de sabots se sont éloignés jusqu'à ce qu'on ne puisse plus les entendre du tout ... Alors, Toby a sauté dans son panier et aussitôt piqué son roupillon. Quoi dire d'autre ? ... Ton papy et moi on s'est regardé à nouveau, sans comprendre. »* Devant nos yeux ébahis et peut-être l'air sceptique de mes parents, mamie a levé les bras en signe d'impuissance. « *Que veux-tu ? ... Ce n'est pas croyable. Le pire, c'est qu'on n'a pas eu peur. Papy a même voulu aller voir dehors. Mais il faisait déjà nuit fin août, et qui sait, ça pouvait être dangereux. S'il y avait eu des voleurs ? Ils auraient pu l'attaquer. Je lui ai dit : « Fais pas le couillon, Raymond, si on t'agresse, ça te fera une belle jambe. On ira voir demain matin, quand il fera jour. Ça ne sert à rien de se mettre la rate au court bouillon pour l'instant ».* Ensuite, on a lu et refait nos mots croisés encore un peu, comme si de rien n'était, puis on a dormi comme des loirs sans se poser de questions. Moi qui suis si craintive et qui ressasse toujours le moindre truc... Le sommeil du juste ! Quand j'y repense aujourd'hui, je ne me comprends pas ... »

Ma grand-mère reprenait alors son souffle, demeurait silencieuse quelques instants comme pour se rappeler intérieurement et pour elle seule, ce dont, elle et mon grand-père, avaient été témoins bien malgré eux. Puis, après avoir vainement cherché du sens là où elle n'en trouvait pas, elle relatait, de concert avec papy Raymond cette fois-ci, les événements du lendemain matin. Au point du jour, le grand-père s'était livré à une inspection minutieuse du jardin ainsi que des portes et volets. Aucune trace d'effraction. Pas de trace tout court d'ailleurs ! Il avait plu longuement la veille en fin d'après-midi et la présence d'un rôdeur se serait logiquement traduite par des empreintes de pas nettes et fraîches, or, il n'avait rien trouvé ! « *Des sabots, ça se serait vu tout de suite*, faisait-il remarquer avec bon sens, *or là ... on était chocolat !* » Il avait tout passé au peigne fin, refait au moins dix fois le trajet du portail à l'entrée de la location, vérifié toutes les entrées possibles de la maison des propriétaires. Aucune serrure n'avait été forcée. La porte du garage était bien sagement fermée par un cadenas tout rouillé laissant deviner qu'elle n'avait pas été récemment ouverte. L'éventualité d'un passage souterrain ou secret avait été évoquée mais la demeure n'était pas si ancienne que cela et c'était un plein-pied. Pas de sous-sol. Aucun indice trahissant la moindre présence suspecte. Personne ne pouvait s'y cacher. Tout était vide. Le couple de septuagénaires vivait seul et ne possédait ni chien ni chat ni autre petite bête à poils ou à plumes. « *Et je ne connais pas d'animal qui porte des galoches ...* », concluait mamie. Et que dire de cette armoire qui avait été le centre des interrogations et de leur stupéfaction ? Ma grand-mère en avait maintes fois ouvert les battants et les tiroirs. Pas un bruit. Même infime. Comment expliquer ces grincements si distincts de la veille au soir ? « *C'est à n'y rien comprendre*, répétaient-ils à tour de rôle, *impensable* ». Force était de reconnaître que « quelque chose » s'était passé, mais quelque chose d'inexplicable. « *Il y a sûrement une explication rationnelle*, concluait papy Raymond dans un soupir, *on ne le saura jamais. Le phénomène ne s'est jamais reproduit* ». « *Les propriétaires sont rentrés en début d'après-midi, on leur a rendu les clés mais on n'a rien dit*, ajouta mamie, *tu penses ... Ils nous auraient pris pour des fous. Excepté à tes parents lorsqu'ils sont arrivés quelques jours après, on n'en a jamais parlé. Mais j'ai quand même bien ma petite idée, va ... Quand j'ai ouvert et refermé ces maudits tiroirs, j'ai senti dans la chambre une odeur de rose. Un parfum doux, discret de fleur. Et pourtant, aucun massif sous les fenêtres, seulement des hortensias. Or tu sais que ce jour-là, quand « Ça » s'est produit, on fêtait Sainte Thérèse ... Les roses ... elle est toujours représentée avec des roses entre les mains. Elle les aimait beaucoup. Pour moi c'est ... c'est elle, tu ne me le retireras pas de l'idée ...* ». Phénomène surnaturel ? Manifestation mystique ? Hallucination collective ? Toutes les hypothèses allaient bon train. « *Mais le chien, tout de même, rectifiait mamie, il ne peut pas avoir rêvé, lui ...* ».

Qu'en conclure ? Je crois que nous ne le saurons jamais excepté, peut-être, mon cher papy Raymond, qui dort désormais pour toujours au cimetière de Grand-Quevilly, un chapelet béni à la basilique de Lisieux entre les mains et une photographie de la petite Sainte dans sa poche de blazer intérieure droite ... Il est des souvenirs, des anecdotes qui marquent une existence à tout jamais. Ce

fut mon cas ... et, lorsque l'on emprunte aujourd'hui la route menant de Rouen à C\*\*\*, conduisant au premier étage de l'EHPAD « *La Vie au long cours* », chambre 103, au fond du couloir, une petite dame de quatre-vingt-quinze ans dont la mémoire défaillante lui joue souvent des tours, pour peu que le doux nom de Lisieux ou de Sainte Thérèse soit évoqué, prononcera encore avec émotion ces quelques mots si chers et si familiers à mes oreilles, gravés pour toujours au plus profond d'elle-même : « *Je t'ai déjà raconté l'histoire du fantôme de Glos, Rose ? C'est une histoire bien étrange tu sais. Tu n'étais pas encore née mais je vais te la dire ...* »